

SOUS FUSION

ROMAN CLIMATIQUE



YVES ABELÉ

Yves Abelé

Sous fusion

Roman climatique

© Yves Abelé, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-9479-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avertissement :

Ce document est un livre de science-fiction basé sur quelques éléments réels à partir desquels l'auteur a complètement inventé des implications irréalistes.

Le phénomène météo décrit dans ce livre n'a jamais été constaté dans la réalité.

L'action a pour cadre la vallée du Haut Queyras, pour laquelle l'auteur a gardé des souvenirs d'enfance de vacances d'hiver et d'été.

Les personnages sont totalement fictifs, toute ressemblance avec un nom ou une personne vivante actuellement ou ayant vécu serait une coïncidence non désirée.

1

Laurent Sommet s'engageait maintenant dans les premiers lacets des gorges du Guil à la sortie de Guillestre. Il ne lui restait qu'une trentaine de kilomètres pour rejoindre le village d'Abriès : sa destination. Mais, auparavant, il devait remonter la vallée du Guil en commençant par cette route vertigineuse et étroite à flanc de montagne où il était périlleux de croiser un bus ou un camion. La vieille R5, que son ami Jean Marc lui avait prêtée pour quelques jours, avançait péniblement dans les premières côtes. Le moteur était fatigué, la carrosserie passablement rongée par la rouille, et la fenêtre côté passager ne fermait pas complètement.

Il avait débarqué du train au petit matin, après un voyage mouvementé. Ses voisins de compartiment avaient discuté bruyamment et joué aux cartes toute la nuit en buvant bière après bière.

Autant dire qu'il n'avait pratiquement pas dormi. Arrivé à la gare de Mont-Dauphin Guillestre, il avait dû attendre plus d'une demi-heure avant de trouver une bonne âme pour le prendre en *stop et* rejoindre le garage de son ami d'enfance, Jean-Marc. Contacté la veille par téléphone, celui-ci avait bien voulu lui prêter cette vieille guimbarde pour une semaine.

À mi-septembre, l'automne paraissait particulièrement précoce, il pleuvait depuis plusieurs heures, le plafond nuageux était si dense et si bas qu'on n'apercevait pas les cimes. Ce temps humide, froid et pénétrant, rendait cette chaussée étroite et sinueuse à flanc de montagne encore plus lugubre. Un peu plus loin au lieu-dit « la maison du Roy », sur la droite se profilait la route en lacets qui montait vers la vallée de Ceillac.

C'est à ce moment qu'il croisa successivement trois voitures recouvertes d'une petite couche de neige fondante. En cette saison, c'était surprenant, mais pas impossible.

Certains disaient que dès le quinze août le temps changeait, que l'été se terminait déjà, pour laisser la place à l'automne. Pourtant, septembre et octobre pouvaient offrir de magnifiques journées chaudes ensoleillées qui faisaient resplendir les aiguilles de mélèzes dans toutes les nuances de roux, avant

qu'elles ne tombent. Machinalement, il regarda le petit thermomètre adhésif sur le tableau de bord : huit degrés. Normal pour une matinée pluvieuse en cette saison. La route devenait plus large et rectiligne. Au creux des gorges du Guil, très encaissées à cet endroit, le manque de lumière rendait moins verdoyants les prés qui poussaient sur les alluvions accumulées par le torrent depuis des siècles et des siècles. Il se permit d'accélérer un peu, il avait hâte d'arriver.

Ce périple organisé en urgence l'intriguait autant qu'il le contrariait. En mission en Amérique du Sud, sur le glacier argentin du Périto Moreno, il avait reçu un message insistant de la gardienne de son immeuble parisien. Elle avait été alertée par trois lettres successives en provenance du petit village d'Abriès. Elle avait pris la liberté de les ouvrir en pensant bien, à juste titre, qu'ils provenaient de sa mère.

À plusieurs reprises, ils avaient évoqué ensemble sa jeunesse avec sa concierge dans cette vallée du Queyras. Cette vallée était bien connue de son mari, grand amateur de vélo et du tour de France : ah ! le Queyras ! Ah la montée du col d'Isoard !

Les deux premiers courriers, qui émanaient de sa mère, expliquaient longuement la rapide dégradation de sa santé. Dans un troisième, beaucoup plus alarmiste, sa voisine Marguerite, sa bonne amie lui demandait de rentrer en toute urgence : la maman de Laurent était devenue vraiment faible. Cela datait maintenant de deux semaines. Il avait dû terminer et sécuriser ses travaux en cours, trouver un transport pour arriver à Paris en passant par Buenos Aires.

Le temps de repasser rapidement par son appartement prendre quelques affaires, de lire et relire les trois lettres il avait sauté dans le train de nuit en direction de Briançon. Depuis près de trois ans, occupé par ses déplacements professionnels sur les glaciers aux quatre coins du monde, il avait espacé ses contacts avec sa mère. Elle n'avait pas de téléphone et n'en voulait pas. Sa vue déclinait déjà, et ses rares lettres étaient quasiment illisibles. Aux grandes occasions, à Noël et à Pâques il appelait rapidement Marguerite qui lui répétait invariablement

« Ta maman va bien, elle vieillit et elle t'embrasse » « Tu devrais venir la voir de temps en temps ». Puis, elle allait la chercher, et il la rappelait un quart d'heure plus tard, pour l'avoir en direct. Il n'était pas revenu à Abriès depuis maintenant trois ans.

Un sentiment étrange l'habitait : tout, autour de lui, depuis sa descente du train, lui remémorait sa jeunesse insouciante et paisible. En même temps, il appréhendait de revenir dans une région qu'il avait toujours voulu quitter pour faire ses études, rencontrer beaucoup de monde, et parcourir le globe à étudier les glaciers. Sa passion d'étudiant s'était transformée en profession. Absorbé par son métier et ses contraintes : longs voyages, dépaysement permanent, environnements désertiques, il avait fait table rase de son passé. En mission, il arborait des vêtements techniques performants et colorés qui le protégeaient du froid et des intempéries. Dès qu'il revenait « à la vie civile », il retrouvait ses vieux habits confortables de montagnard passablement usés et complètement démodés : pantalons de velours, pull-over à grosses cotes et chaussures de montagne montantes. Depuis plusieurs années, il n'avait pas taillé sa barbe et sa moustache. Tout au plus, tentait-il de maîtriser sa tignasse mi-longue en accrochant ses cheveux à l'arrière, en catogan. Ça lui donnait une silhouette de hippie baba cool.

Au loin, il apercevait déjà un des verrous de la vallée « l'Ange Gardien » et ses virages en épingle à cheveux devenus, au fil des ans, une référence pour les cyclistes : « La montée du col d'Isoard ». Il venait avec ses parents se positionner entre les virages. Du monument aux morts, installé au milieu du raidillon, il pouvait découvrir les premiers coureurs qui montaient vers lui en danseuse. Ils passaient une première fois dans un premier lacet, puis, juste derrière lui, dans une seconde épingle à cheveux, avant de disparaître plus loin, au-delà d'un petit col.

À la sortie de L'Ange-Gardien, il reconnut dans la brume, la silhouette impressionnante de Château Queyras, le deuxième verrou. Bâti sous Vauban sur un éperon rocheux planté en plein milieu de la vallée, ce fort faisait figure de sentinelle barrant le passage. Seules deux routes étroites permettaient de se faufiler de part et d'autre au pied de ce formidable édifice.

Depuis quelques minutes, la pluie s'était transformée en neige fine que les balais d'essuie-glaces poussifs accumulaient de part et d'autre du pare-brise. Une deuxième fois, machinalement, il regarda le thermomètre de la Renault : cinq degrés, décidément cet appareil ne vaut pas beaucoup mieux que ce véhicule, se dit-il. Il sentit venir une envie de fumer une cigarette, mais son ami, Jean Marc lui avait bien donné une consigne très stricte en lui prêtant sa voiture « tu ne fumes pas à l'intérieur ». Sur la droite, un petit parking se présentait, il

s'y arrêta, et sortit son paquet. Il neigeotait, mais il n'avait pas froid, c'était probablement dû à la chaleur emmagasinée durant sa nuit dans ce train surchauffé.

La grosse berline noire qui le suivait depuis l'entrée des gorges sembla hésiter, comme surprise par son arrêt soudain. Le regard de Laurent croisa furtivement celui du chauffeur qui poursuivit sa route, un instant qui, sans raison apparente, lui procura un sentiment de malaise.

Face à ce château majestueux, symbole de la vallée, les questions se bousculaient dans sa tête. « Que vais-je découvrir en arrivant ? » « Comment va ma mère ? » « Qu'y aura-t-il de changé depuis tout ce temps ? Trouverai-je quelqu'un pour me donner des nouvelles de Nathalie mon amie de jeunesse dont j'ai totalement perdu la trace ? » Cela faisait des années qu'il ne venait plus ici régulièrement. Mais cette vallée c'était toute son enfance.

Tous ses souvenirs remontaient à la surface...

Vingt-cinq ans plus tôt.

Le soleil, levé depuis quelques heures en ce mois de juin, commençait à dépasser le sommet des montagnes. Le temps s'annonçait magnifique. Avec Nathalie, ils s'étaient donné rendez-vous à la sortie du village d'Abriès avec leur vélo, hors de vue des habitants qui partaient déjà aux champs. Ils voulaient rester discrets, ils avaient prévu de passer la journée ensemble, seuls, en pleine nature.

En cette fin de juin, ça sentait bon la liberté des vacances. L'année scolaire, au Collège de Guillestre, avait été raccourcie d'une petite semaine pour libérer les locaux et les professeurs pour les épreuves du Brevet. Bientôt, l'un et l'autre devraient donner un coup de main aux parents dans les champs comme tous les enfants de leur âge. Mais, en ce tout début de congés, ils avaient eu quartier libre pour quelques jours. Nathalie était vêtue d'un short blanc qui lui moulait les fesses et d'un chemisier rouge, assorti à un foulard à carreaux rouge et blanc, qu'elle avait noué dans ses cheveux. Ils s'étaient donné rendez-vous à la sortie du village près de la chapelle. Laurent, arrivé quelques minutes avant, avait eu un pincement au cœur en la voyant pédaler de loin sur son vieux vélo. Qu'elle était jolie ! Ils se connaissaient depuis la maternelle et passaient ensemble la majeure partie de leurs moments libres. Ils étaient les meilleurs amis du monde, mais c'était aussi l'âge des premières émotions amoureuses. Aujourd'hui, ils étaient bien décidés à faire une grande balade en montagne. Le temps s'annonçait magnifique et chaud. À peine eurent-ils dépassé la sortie du village qu'ils furent interpellés par Jean Louis :

— Eh ! Attendez-moi, je vous accompagne,

— Quel casse-pied ! Encore lui, il ne peut pas nous laisser tranquilles, dit Laurent

Jean Louis, plus âgé qu'eux, était un garçon un peu enveloppé, pataud et peu dégourdi. D'une classe au-dessus de la leur, il n'avait jamais réussi à se faire des copains, les élèves du collège avaient tendance à le tenir de côté. Le plus souvent, il passait ses jours de vacances, seul, dans sa chambre à lire des romans faciles ou, comme les autres enfants, à aider ses parents dans les champs. Mais dès qu'il le pouvait, il s'accrochait à eux ou cherchait à se rendre intéressant en

espionnant son entourage. Toutefois, les deux amis n'étaient pas décidés à s'embarrasser de lui.

— Comment a-t-il su que nous partions ? marmonna en aparté Laurent. C'est toi qui lui as dit de venir ?

— Bien sûr que non, répondit Nathalie, mais il est toujours à m'épier, à me regarder de travers.

— Ce n'est pas grave, on va le semer. Il est tellement lourdaud que ça ne sera pas difficile.

— Bon d'accord, dit Laurent à Jean Louis, mais dépêche-toi. Si tu traines, on ne t'attend pas.

Ils partirent donc en accélérant sur leur vélo vers Ristolas, puis prirent en direction du belvédère du Mont Viso. Arrivé au lieu-dit La Roche écroulée, Jean Louis suivait à grand-peine 500 mètres derrière eux. Pour la bonne forme, ils patientèrent plusieurs minutes pour lui laisser le temps de les rejoindre. Mais, dès qu'il approcha, le visage rougi par l'effort et dégoulinant de transpiration, ils redémarrèrent en attaquant les premiers lacets de la route.

— Allez, dépêche-toi, tu traines, si tu nous retardes, on ne t'attend plus, dit Nathalie.

Ils eurent tôt fait de le semer. Après deux virages en épingles à cheveux au milieu d'un champ de rhododendrons dont les fleurs rouges commençaient à pointer, ils arrivèrent sur un replat. Au loin devant eux, se dressait, majestueux, le Mont Viso. Bien que lointain et situé en Italie, ce sommet de 3 841 mètres semblait tout proche. Composé d'un pic et d'une grande arête presque horizontale adjacente, il occupait, incontournable, l'ensemble du paysage. Au bout de cette vallée, l'activité humaine était réduite. Des deux côtés de la route s'étendaient des pâturages qui seraient bientôt rejoints par des troupeaux de vaches ou de moutons. L'herbe était haute et parsemée de fleurs de toute forme et couleur. Les narcisses, les soldanelles des alpes, l'orchidée jaune appelée sabot de Vénus, touchaient à leur fin et commençaient à faner. Par contre, c'était la pleine période des trolles, sortes de boules dorées, des digitales, des renoncules blanches, des lys orangés et des lys martagon. Bientôt viendraient les ancolies et les lavandes. Toutes ces fleurs seraient broutées par les vaches